

Pour un imaginaire japonais de la transfiguration

Mon éventail japonais

de Diane de Margerie, Philippe Rey, 208 pages, 17 euros.

De la grenouille au papillon

de Diane de Margerie Arléa, 128 pages, 10 euros.

La passion de Diane de Margerie pour la culture japonaise remonte à sa jeunesse. Quoique son adolescence ait été passée dans une Chine meurtrie par l'envahisseur japonais, avant et pendant la Seconde Guerre mondiale, l'écrivain a développé pour le Japon un goût de plus en plus approfondi par la connaissance des grands classiques de Murasaki Shikibu, l'auteur du *Roman de Genji* qui fascinait aussi Marguerite Yourcenar, Sibilla Aleramo et Virginia Woolf, aux poèmes de Bashō et d'Issa Kobayashi). Elle réunit dans deux volumes la plupart des articles et conférences que lui ont inspiré des traductions ou des découvertes, et des analyses de la poésie et de la peinture japonaises.

Elle a eu, outre sa propre culture personnelle et intériorisée, pour guides les galeristes Nelly Delay et Janette Ostier, qui ont organisé, place des Vosges, de merveilleuses expositions de paravents, d'encres, de rouleaux, d'estampes au cours de décennies, et Shūichi Katō, le grand historien de la littérature (dont la somme de recherches, publiée en trois volumes chez Fayard, est un instrument indispensable pour le lecteur étranger). Mais ce sont avant tous les textes qui servent d'objets d'étude et de miroirs pour une sensibilité de romancière aguerrie à l'introspection et à l'analyse des sentiments exacerbés, dans des huis clos familiaux, habités par la hantise du crime, du désir contrarié et par la volonté d'abattre les écrans sociaux, les faux-semblants, tout ce qui fait obstacle à la lucidité et à l'épanouissement d'un moi profond.

Élevée dans un environnement cosmopolite, Diane de Margerie a évacué tout ce qui pouvait être attaché à des valeurs conventionnelles et superficielles, et tous les écrivains occidentaux qu'elle s'est employée à analyser ou à traduire (Marcel Proust, Henry James, John Cowper Powys, Thomas Hardy, Edith Wharton, George Sand, Kathleen Raine) sont ceux qui ont considéré l'âme humaine comme un univers labyrinthique à décrypter et les mouvements du cœur et du corps comme des énigmes qui ne pouvaient être réduites au jeu social et à la comédie familiale. Et, parmi les littératures du monde, celle du Japon avait une place de choix, si l'on voulait explorer les motivations du bien, du mal, du désir, et les mystérieux troubles que peut faire naître le rapport à la beauté, à l'animalité, à l'inhumaine ou trop humaine nature.

De la naissance même du roman japonais (avec le *Roman de Genji*, qui date de plus d'un millénaire) à l'œuvre « proustienne » de Sōseki, qui, à la même époque que ses cousins occidentaux que sont Henry James et l'auteur de la *Recherche*, sondait les âmes, dans un univers apparemment trivial, beaucoup moins noble que celui dans lequel évoluaient Daisy Miller ou Oriane de Guermantes, mais non moins profond, la littérature japonaise

n'a cessé de traquer les contradictions qui réunissent le clair et l'obscur (pour reprendre le titre du dernier chef-d'œuvre inachevé de Sōseki), le sublime et le prosaïque, la haine et l'amour, l'indifférence apparente et la passion dévorante, les morts et les vivants, qu'il s'agisse des contes médiévaux des histoires qui sont maintenant du passé, des nō de Zeami ou des journaux des dames de cour ou des terribles confessions d'Osamu Dazai...

Dans une belle nouvelle (seule concession à la fiction dans ces deux ouvrages) qui se trouve au centre de *Mon éventail japonais*, Diane de Margerie nous offre un autoportrait très émouvant, qui explique clairement son attrait pour le Japon, à travers son héroïne, tourmentée par un amour irréalisable, alors que, peintre, elle est en train de perdre la vue : « Oui, moins elle percevait l'univers du minuscule, plus elle pensait à l'essentiel, à la mort de la chair, à l'au-delà, à l'intensité de l'attachement qu'elle éprouvait tout à coup, et le plaisir l'envahissait comme une vague sans qu'elle-même y soit pour quelque chose : rien que sa pensée la comblait d'émotion au point qu'elle ne rêvait pas de plaisirs plus profonds lorsqu'ils étaient en face l'un de l'autre tant ce qu'elle ressentait les dépassait. » Ce paragraphe aurait assurément pu être écrit par l'un des écrivains auxquels elle rend hommage : Kawabata, Mishima, Akutagawa auraient pu imaginer un tel personnage féminin. Les références qui parsèment cette belle nouvelle (Sōseki, dont *Oreiller d'herbes* et *les Herbes du chemin* inspirent le titre, mais aussi la grande poétesse Ono no Komachi, le poète du début du XX^e siècle Masaoka Shiki, ou encore, toujours, Murasaki Shikibu) disent assez l'authenticité des affinités que ressent l'écrivain pour des livres qui sont pour elle plus que des livres, des compagnons.

Depuis son roman *Le Paravent des enfers* (paru il y a exactement quarante ans chez Flammarion), qui était déjà une sorte de galerie secrète visitée par les fantômes de Sei Shōnagon, de Tanizaki, d'Akutagawa, de Mishima, de Fukazawa, Diane de Margerie n'a cessé de poursuivre un dialogue intérieur avec cette culture, pour aller, ainsi qu'elle le conclut dans sa préface à son *Éventail*, « à l'extrême de soi-même ». Certains auteurs japonais parlent à la romancière plus que d'autres : Sōseki, sans aucun doute, mais aussi Yasushi Inoue, Junichirō Tanizaki, Yukio Mishima, pour des raisons diverses. Mais c'est dans ses analyses admirables du *Roman de Genji*, dont le monument a rarement été décrit avec autant de précision et de perspicacité par un lecteur non japonais ni japonisant, que Diane de Margerie fait preuve d'une pénétration sans pareille.

Malgré trois traductions anglaises et deux traductions françaises (la première par Kikou Yamata était partielle, mais belle, la seconde par l'érudit incomparable qu'était René Sieffert, mais au style trop archaïsant et hétéroclite pour être approchée avec un réel plaisir), le chef-d'œuvre de Murasaki Shikibu n'est pas entré dans la culture universelle comme il le mériterait, au même titre que la *Divine comédie*, les *Essais* de Montaigne, la *Comédie humaine* et le théâtre de Shakespeare. Sa place, pourtant, devrait être la même, car l'être humain y est analysé avec une justesse à laquelle aucune tentative psychanalytique n'atteindra

jamais. « La romancière japonaise, à travers sa hantise de l'impermanence des choses, nous fait surtout participer à l'éternel retour des mêmes situations. Ainsi l'exil de Genji au bord de la mer trouve sa réplique exacte dans la lugubre maison le long du fleuve Uji, avec ses solitaires princesses, aux cours des dix derniers livres de l'œuvre. Dans ce roman remarquablement construit, la symétrie sert à boucler une sorte de cercle qui n'annule pas l'impermanence, mais la renforce. De là vient que le lecteur, au lieu de se trouver devant la déchirure des fins abruptes, se voit, au contraire, confronté à l'intemporel de recommencements. » En à peine plus d'une dizaine de pages, Diane de Margerie résume ce long roman, en débrouillant les fils de son intrigue qui recouvre trois générations impériales, et en jetant un éclairage sur toute la mécanique narrative et la cohérence des thèmes (dont ceux, omniprésents, de l'inceste, du cycle des passions répétitives et traumatiques, du temps révélateur, des liaisons dangereuses et de la volupté interdite et recherchée, sublimée dans la création poétique et la perception de la nature). Elle souligne ce que la démarche de Murasaki Shikibu, quoique très marquée par la pensée bouddhiste, a en commun avec celles de ses futurs confrères occidentaux, de Thomas Hardy à Proust, dans la compréhension du destin tragique de l' amoureux, pris dans une cage qu'il construit lui-même et où il emprisonne aussi tous les doubles d'une image intérieure, qui nourrissent plus qu'ils ne guérissent une blessure innée.

Bien que l'essai de Diane de Margerie n'ait rien d'un ouvrage didactique ou encyclopédique, on y retrouvera l'essentiel de la littérature japonaise, du *Kojiki*, œuvre fondatrice de la mythologie, à des romanciers plus contemporains (dont Hitonari Tsuji est le représentant le plus récent). Les méditations religieuses, les essais esthétiques et les romans populaires (d'Edogawa Rampo) y sont également évoqués, au même titre que l'œuvre politique et autobiographique du prix Nobel Kenzaburō Ōe, dont elle met en relief le système imaginaire : « la régression mythique, seule source de renaissance personnelle ».

En reprenant, réécrivant et amplifiant sous un nouveau titre son *Bestiaire japonais* (album paru chez Albin Michel en 1997), Diane de Margerie complète, par un florilège de haïkus et une anthologie d'estampes, sa visite de la culture japonaise. Les romanciers n'en sont pas absents : ainsi, dès les premières pages, apparaît le grand Nagai Kafū, auteur de la *Sumida*, ou encore Kenji Miyazawa, merveilleux nouvelliste, anthropologue de la rêverie éveillée. C'est en lisant *De la grenouille au papillon* que l'on comprendra mieux, du reste, les principes critiques de la lecture de l'écrivain, qui obéissent à une typologie bachelardienne des thèmes imaginaires. « Le désir d'être l'autre – ou la peur de le devenir – l'amour de l'impossible comme de l'amitié durable, la cruelle envie de s'approprier la beauté d'autrui pour la détruire, ou, au contraire, la sauver d'une destruction qui le guette –, tout cela nous le retrouverons chez la salamandre, le chat, la carpe ou le paon, chez l'araignée ou la mouche maléfique, la grenouille ou le papillon voyageur. »

René de Ceccatty